

## La matarmorphose joyeuse

Été 2009, la police a tiré. Montreuil. Ça rime trop bien avec mon œil. Ils étaient là, manifestement joyeux, les participants du rassemblement. Ils parlaient. Ils mangeaient des gnocchis installés sur de grandes tables. Ils festoyaient. Ils étaient beaux comme la révolte. Les rues ne sont pas faites seulement pour les chiens. Ce sont les veines du corps social. La vie y circule. La mort, parfois. Flash ball. La nouvelle arme de la répression. Une cible. L'œil d'un cinéaste. Joachim Gatti. L'obscurité à jamais. Des couleurs à jamais dans l'autre œil. Les poètes ont des ressources incroyables. Ils ont deux yeux. Blessés, ils se métamorphosent en cyclopes. J'ai envie de dire qu'ils se *matarmorphosent*. *Matar*, en espagnol, tuer. Ils *matarmorphosent* le fascisme rampant en allégresse volante, la tristesse en joie, l'obscurité en éclairs...

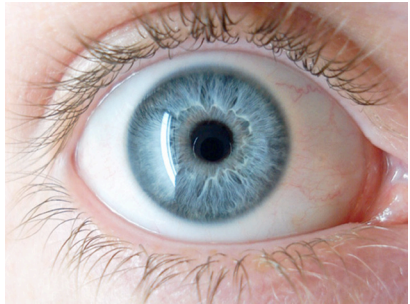
Entre le 10 décembre 2009 et le 20 janvier 2010, une quarantaine d'artistes ont répondu à l'appel de Nicole Brenez et Nathalie Hubert. Chacun réalise un film court et dense, une rafale d'images pour déloger la splendeur de la vie au sein même du tragique. *Outrage & Rébellion*.

L'une de ces splendeurs s'intitule *Répons*, réalisée par la plasticienne et vidéaste Marylène Negro. Un œil occupe l'écran. Bleu, fixe et silencieux. Il vise notre regard. Il s'approche lentement. Au bout d'une minute et trente secondes, iris et pupille s'accaparent totalement le champ de l'image. Soudain, c'est l'explosion, le carnage, la violence, le déchirement, le mitraillage, l'obscurité. Et quand vient le répit, ça repart de plus belle. De plus belle, elle est terrible cette expression. De plus belle quand l'horreur s'invite. Se faire la belle, encore plus ambiguë, puisqu'elle contient à la fois la bonne idée de l'évasion, la piètre volonté de revanche et le mauvais cauchemar du viol. Là, on n'est pas loin d'une (in)définition de ce qu'est un film. Une réalité qu'on perce de toutes parts pour que ça fuit, pour que ça suinte, pour libérer ce qu'elle contient, ce qu'elle enfouit, ce qu'elle prétend dissimuler. Elle est rusée la réalité, elle fait croire à ses admirateurs qu'elle en sait beaucoup plus que ce qu'elle montre. Un peu comme ces gens qui ne disent rien et qui arrivent à faire croire qu'ils sont savants et intelligents. Mais la réalité, ce n'est qu'une surface. La profondeur, c'est l'œil, la pensée, les mains qui la façonnent, la tordent, la malaxent, lui donnent corps joyeux et puissant, fragile et délicieux, profond et grave. C'est pourquoi j'aime *Répons*. Un œil contient tous les yeux du monde quand il brille, quand il miroite, quand il illumine, quand il diffracte la lumière, quand il perce l'obscurité... Il donne alors à la réalité sa dimension polyphonique.

Dans la tradition de la musique sacrée médiévale, le répons n'est-il pas la réponse du chœur à une mélodie chantée par un soliste ? Tout poème est un répons. Il est le cri de la multitude proféré par un seul. Un seul multiplié par le nombre infini des possibilités humaines.

Pour en être convaincu, il n'est qu'à lire *Electre* de Giraudoux. Une mendicante demande à Electre :

« Comment ça s'appelle, quand tout est détruit, que le soleil se lève sur le charnier et les cendres ? » L'autre répond : « Cela s'appelle l'aurore ». Là aussi, nous avons un bel exemple de ce que nous appelions tout à l'heure une matarmorphose, la mise à mort de l'horreur pour une mise à vie de l'aurore. Il n'y a là rien qui figurerait un optimisme exacerbé. C'est une figure. Mieux, une passe comme dans les arènes où soudain la violence de l'affrontement guerrier entre un homme et une bête se transmute en un pas-de-deux, en une danse grave et joyeuse. Cette chorégraphie inouïe est un répons à la violence.



Répons, Marylène Negro (2009)

Avec Gisèle et Luc Meichler (autre splendeur), dans le ciné-tract *Jeu et sérieux* (et nous avons déjà dans le titre même toute la problématique de la joie comme condition de toute lutte émancipatrice), nous dérivons comme aux bons temps de la psychogéographie situationniste dans Paris, les arènes de Lutèce, le quartier du Marais, en compagnie de l'illustre Auguste Blanqui, auteur des *Instructions pour une prise d'armes*. On y apprend l'art de la fabrication des barricades. Une manière de nous rappeler que les moyens techniques de se défendre contre l'ennemi de classe, de renverser les pouvoirs abjects, le peuple les a à sa disposition. Ce film est une piqûre de rappelle pour se rendre maître d'un souvenir tel qu'il jaillit à l'instant du danger (Walter Benjamin).

Ce court film s'achève par une déclaration qui remet les pendules de la passion joyeuse à l'heure de la révolution : « Debout sur la brèche pour défendre la cause du peuple, les coups que j'ai reçus ne m'ont pas atteint en face ; assailli sur les flancs, par derrière, moi je n'ai fait tête que du côté de l'ennemi, sans me retourner jamais contre des attaques aveugles, et le temps a trop prouvé que les traits lancés contre moi, de n'importe quelle main, sont tous allés au travers de mon corps frapper la Révolution. » Encore une fois, la question de la multiplication du corps d'un seul. La joie est toujours mathépoétique. Le peuple ne vient plus à manquer quand ce qui frappe l'un enrage la multitude, engage les autres sur la voie de l'insurrection.

Le générique de fin, précise que si le scénario est de Blanqui, le synopsis est de Jean Genet. J'ai aussitôt pensé à la préface que ce dernier avait écrit pour sa pièce *Les Nègres*. Il demande : qu'est-ce qu'un nègre ? Il ajoute : Et d'abord, de quelle couleur c'est ? Le film des Meichler est en noir et blanc. Et d'abord, de quelle couleur c'est un film en N&B ? L'œil du film de Marylène Negro est bleu. De quelle couleur c'est un œil bleu ? C'est quoi la couleur d'un film ? Et celle de l'utopie ? Et celle de la révolution ? Et celles des voyelles de Rimbaud ?

Que cherchons-nous quand nous nous posons des énigmes chromatiques ? En 1872, au lendemain de la Commune de Paris égorgée par les Versaillais mais dont le sang est à jamais fécond, Rimbaud dans *Fêtes de la patience*, annonce (quelle audace !) dès le premier vers, alors que personne ne lui a rien demandé : *Elle est retrouvée.*

*Quoi ? – L'Eternité.*

*C'est la mer allée*

*Avec le soleil.*

Ainsi, nous chercherions l'Eternité. Peut-être par les astres, si l'on suit Blanqui qui disait aussi que « L'anarchie régulière est l'avenir de l'humanité ». C'est quoi la couleur de l'Eternité ? Et celle de l'anarchie ? L'anarchie serait-elle aussi la mer allée avec le soleil ? C'est dans un autre film de la rafale d'images *Outrage et Rébellion* que l'on peut trouver une réponse : *La séquence Armand Gatti* de Philippe Garrel. Nous sommes à table, Gatti demande à une enfant (hors champ) d'imaginer qu'elle se promène avec une laisse sans chien, qu'elle lui dirait qu'il n'y a pas de chien au bout de la laisse, lui, affirmerait le contraire et lui montrerait un lac immense et c'est comme si elle regardait le chien... Le chien est donc là... D'ailleurs, il existe puisque Gatti lui a fait une tête, pas n'importe laquelle, celle de l'anarchiste Caffiéro qui a été chassé d'ici.

Une voix s'adresse à Gatti : Mais laisse-la manger. Il répond, Caffiéro, c'est quand même important, ça vaut bien une feuille de salade. La voix dit : Mais elle ne sait pas ce que c'est l'anarchie. Il dit (et c'est le moment de la joie intense) : l'Anarchie, c'est la dimension supérieure de l'homme, dans la mesure où ça s'adresse à l'autre.

L'autre : la mer allée avec le soleil. C'est cela un film qui s'élèverait à la dimension de la poésie. Un acte qui ne distinguerait plus la joie tragique dionysienne de la sérénité apollinienne, le rire du sourire, l'émerveillement du chaos (ou de l'ordre)... Un film qui serait le saisissement de l'éternité dans l'instant. Un film tragique et joyeux. Electrechronique.